

Les FEMMES et les ENFANTS d'abord

JEUNES MERES A L'USINE

La proportion dans la classe ouvrière est d'une femme pour trois hommes.

La lutte pour libérer l'initiative des travailleurs doit tenir compte des problèmes propres aux femmes. L'ouvrière est partagée entre ses préoccupations de l'usine et celles du ménage. Souvent, elle a l'esprit ailleurs (les enfants, la maison, le budget, le couple, etc.). Elle est alors moins disponible que l'homme pour s'intéresser à son travail, elle est plus renfermée, plus nerveuse – l'ambiance et surtout la sécurité s'en ressentent. Beaucoup d'accidents la frappent quand elle est tracassée par les difficultés domestiques.

L'organisation d'une entraide pour les achats en commun, à meilleur marché et de bonne qualité, nous paraît une solution pour alléger ses soucis de budget, resserrer la camaraderie et ouvrir une réflexion collective sur la consommation. Une expérience limitée à la FN et dans le quartier d'Ougrée ont déjà indiqué les possibilités de cette orientation.

Un autre aspect de la condition féminine a été abordé plus récemment à travers l'éducation des enfants en bas âge [voir plus loin]. C'est un des plus gros soucis des femmes au travail, et qui entraîne souvent leur départ, soit pour quelques années – le temps d'élever un ou deux enfants –, soit définitivement.

Avec la crise, le capitalisme intervient brutalement dans le dilemme "femme au foyer, femme au travail?" en licenciant massivement les ouvrières et en leur fermant la possibilité de retrouver un emploi passé 30 ou 35 ans.

Aujourd'hui, la crainte de perdre leur place retient beaucoup de jeunes mères à leur travail, malgré le regret de ne pouvoir se consacrer à leurs bébés.

Un échange de vue avec une camarade ouvrière et une au chômage a dégagé le terrain à certaines revendications¹.

LA MERE AU TRAVAIL

Chantal: L'arrivée du bébé change énormément le mode de vie: c'est beaucoup de travail en plus, une discipline à respecter, moins de sommeil et de temps libre. Heureusement, le mari prend une partie sur lui, Il faut se limiter à un ou deux enfants, sinon ce n'est plus possible. Et encore, ne pas les avoir par surprise, car c'est toute une organisation à préparer d'avance, si on veut éviter la pagaïe.

Denise: Le plus pénible, c'est de rester 10 heures sans voir l'enfant, sans avoir de ses nouvelles; on s'inquiète toute la journée, sur sa santé, ses repas, son éducation, ses sentiments.

Peu de ménages ouvriers mettent leur bébé à ta crèche.

Chantal: Ce n'est pas toujours pratique pour y conduire l'enfant, il faut une voiture et aussi s'arranger pour les heures. Quand le couple fait les pauses et que la crèche a un horaire de jour, on est obligé de faire les pauses inverses, et on ne se voit plus.

Denise: J'ai mis mon fils à la crèche. C'était convenable, question surveillance. Mais on n'éduque pas l'enfant comme tu voudrais. C'est d'abord difficile de savoir ce qui se passe, on n'a aucun contrôle. Par exemple, je voulais que le petit soit mis dans le parc avec un autre à 8 mois, ils se sont un peu griffés à la première rencontre ! Du coup, la monitrice a refusé systématiquement de poursuivre l'expérience et le gosse a dû rester seul. Je n'en veux pas à la monitrice, elle craignait les réclamations des parents; le problème justement était que je ne connaissais pas les parents, toujours pressés, venant pour la plupart d'autres couches sociales.

¹ Nous avons regroupé leurs réflexions.

Les grands-parents assurent la garde très souvent.

Chantal: Nous avons fait ainsi pendant 8 mois. Ce n'est pas la solution. On a fini par se disputer, on avait des idées trop différentes sur l'éducation. Et même s'il y a une meilleure entente, les grands-parents gâtent trop les petits, ils ont un rôle irremplaçable auprès des enfants, mais ils ne peuvent avoir la responsabilité de les élever. Maintenant, nous mettons le petit chez la femme d'un camarade de l'usine, qui a aussi un bébé. Ça leur profite à tous les deux, ils sont plus sociables. Au début, ils se disputaient. Nous discutons de leur comportement avec mon amie, et aussi comment réagir.

LA MERE A LA MAISON

La situation difficile de la mère au travail lui fait penser qu'elle serait plus utile chez elle, et que seul le salaire la retient à l'usine.

Denise: Quand j'ai été au chômage, j'ai vu que c'était bien pire de garder soi-même l'enfant. Mauvais pour lui, pour moi, et pour le couple. Le sentiment maternel est très fort, magnifique; eh! bien, on joue avec ce sentiment pour te remettre 100 ans en arrière, esclave du foyer. Quand tu restes tout le temps avec l'enfant, la tension monte, il s'ennuie, tu t'énermes, tu finis par le rejeter. Elever l'enfant, l'aimer, cela signifie un échange, où chacun apporte à l'autre. Pour cela, tu dois être disponible à recevoir et avoir quelque chose à apporter. Je n'avais plus ni l'un ni l'autre. A force de l'avoir dans les jambes, je n'avais plus envie de m'intéresser à lui – et moi-même, prisonnière de mes 4 murs et des travaux routiniers du ménage, je n'avais plus rien à lui apporter.

Quand je rentrais de l'usine, j'étais anxieuse et fatiguée, mais j'étais plus prête à le recevoir. Un exemple: il marche, il commence à vouloir t'aider. Si on se voit quelques heures, on prend le temps de lui apprendre; si on est 12 heures d'affilée avec lui, il veut toujours chipoter avec toi et tu en as marre, ou bien il veut toujours que tu joues avec lui, il croit que tu n'es là que pour lui. Le monde d'un enfant et d'un adulte sont différents, il faut un échange entre eux, mais un adulte ne peut pas vivre dans le monde d'un enfant, ni l'inverse.

Dans une ambiance pareille, les rapports avec le mari ne sont pas fameux non plus. Il se demande pourquoi tu es si énervée, alors que tu "ne fais rien", et qu'as-tu à lui raconter, sinon des bêtises, quand tu es restée à la maison ?

Ce "trou" de plusieurs années dans la vie sociale des ouvrières a aussi des conséquences négatives sur la lutte de classe: ce sont justement les années où l'on jouit d'une certaine expérience et où on est dans la force de l'âge qu'elles passent à l'écart, dans un cadre borné, individuel.

Quelques solutions à envisager:

- des crèches d'entreprise;
- des pauses pour rendre visite à l'enfant pendant le travail;
- la réduction du travail en "pauses" pour les mères;
- des facilités de congés familiaux; un congé de maternité pour le mari de 8 jours.

La crèche à l'entreprise règle le problème du déplacement et de l'horaire, et celui du contrôle sur l'éducation. Les ouvrières organisées discuteront de la façon d'élever les enfants et seront en position de force pour vérifier son application. "Cela n'ira pas sans frictions, car les mères n'ont pas toutes les mêmes conceptions. Mais cela vaut la peine. Pouvoir voir son enfant deux fois par jour, manger ensemble par exemple dans un réfectoire aménagé exprès, cela couperait la journée et on travaillerait le coeur plus léger", commente Chantal.

Ce cadre différent permettrait un rapprochement entre les ouvriers et les ouvrières, celles-ci libérées d'une partie de leurs tracas seraient plus disponibles pour la lutte syndicale, et ceux-là prendraient plus de responsabilités dans l'éducation des enfants, envisagée collectivement.

(La Vérité, mars 1981)

FEMMES AU CHOMAGE ET ABUS

Beaucoup de bruits circulent sur les chômeuses, des accusations de "fraudes" sont lancées, les allocations de chômage ont baissé, et la série se poursuivra sans doute avec les nouvelles mesures du gouvernement. Qu'y a-t-il de justifié dans tout cela ?

DE QUAND DATE L'ENORME CHOMAGE DES FEMMES ?

Si nous nous reportons au début des années 60, on constate que le chômage féminin était rare. En 1964, 14.000 femmes sont au chômage (dont 2.500 employées) sur un total de 50.000 chômeurs. Le nombre restera peu élevé les années suivantes.

Pendant ce temps, de plus en plus de femmes travaillent dans des entreprises. Le nombre d'ouvrières passe de 316.000 en 1958 à 414.000 en 1974; le nombre d'employées passe de 443.000 en 1970 à 674.000 en 1979, c'est-à-dire qu'environ 300.000 femmes supplémentaires sont devenues des salariées. A ce moment, c'est en masse que les femmes se rendent au travail.

Subitement, la situation change. En 1973, on compte 43.000 chômeuses (dont 14.000 employées) et 49.000 chômeurs; en 1978, on atteint le nombre de 170.000 chômeuses (dont 59.000 employées) et de 110.000 chômeurs (1). En quelques années, les chômeuses ont dépassé le nombre de chômeurs et ont atteint un niveau considérable.

Que s'est-il passé ? 150.000 femmes ont-elles, par quelque mystère, décidé ensemble d'abandonner le travail pour "jouir" des allocations de chômage ou bien est-ce la crise qui les a jetées sur le pavé ?

LES FEMMES AIMENT-ELLES TRAVAILLER EN USINE ?

On rencontre évidemment des femmes qui sont réticentes à aller travailler et préfèrent s'occuper du ménage, quand ce ne sont pas les maris qui les poussent à ce choix. Nous nous sommes demandé d'où vient cette attitude: le genre de travail confié aux ouvrières et les tâches ménagères n'interviennent-ils pas dans le jugement ?

LE TRAVAIL CONFIE AUX OUVRIERES

Ce travail est généralement non qualifié. Alors que 40 % environ des ouvriers ont une qualification, ce n'est le cas que pour 13 % des ouvrières (pour les employées de l'industrie, 64 % des femmes sont "employées d'exécution", pour 28 % des hommes) (2).

Cela signifie le plus souvent des conditions de travail pénibles, parfois insupportables. Il y a, par exemple, le montage de matériel électronique (des pièces minuscules) qui épuise nerveusement et use la vue, ou le travail au rendement de la FN fixé par un chronométrage et qui exige une grande tension. Les femmes sont aussi placées dans des secteurs en perte de vitesse comme le textile où on les presse tant qu'on peut avant la faillite (environ 130.000 ouvrières en 1958 et environ 70.000 en 1979), ou bien on les envoie remplir des tâches ingrates, inintéressantes comme le nettoyage (50.000 ouvrières environ dans les services en 1958, et 130.000 environ en 1979).

Une des conséquences est que les ouvrières se situent dans les salaires les plus bas: 92 % des ouvrières (d'une très large enquête) en 1978 gagnaient moins de 26.000 F net pour 47 % des ouvriers (47 % des ouvriers gagnaient moins de 26.000 F et 48 % gagnaient entre 26.000 et 32.000 F) (3).

La différence due à la qualification est aggravée par la discrimination qui existe toujours entre hommes et femmes pour des travaux semblables: pour le travail sur machine (ouvrier spécialisé), pour un magasinier, pour un manoeuvre ou pour un emballeur, il y a, en moyenne, un salaire diminué de 20 % quand c'est une femme que le remplit (4).

On devrait plutôt s'étonner du grand nombre de femmes qui travaillent dans de telles conditions, en plus des travaux ménagers. Il n'est pas étonnant qu'elles jouent et joueront un grand rôle dans l'amélioration de la condition ouvrière.

LE TRAVAIL MENAGER RESTE ABSORBANT

L'équipement ménager fait gagner du temps pour certaines tâches, mais il s'en est créé de nouvelles: on lave le linge plus rapidement, mais on a plus à laver, on a plus de facilités pour cuisiner, mais on doit cuisiner plus, car on achète plus de nourriture, on doit entretenir plus, car on possède plus, et ainsi de suite. Les enfants posent aussi beaucoup de problèmes: les crèches sont insuffisantes, leurs horaires ne coïncident pas toujours avec ceux des 15 % d'ouvrières qui travaillent en deux "pauses", l'éducation hors de la maison n'est pas toujours satisfaisante...

Bref, d'après certaines enquêtes, la femme aurait même plus de tâches ménagères qu'avant (5) ! Il y a certainement des abus, c'est inévitable. Mais ceux qui accusent tiennent-ils compte de la situation dans laquelle les femmes sont mises ?

On impose les 8 heures aux ouvriers et elles doivent en faire parfois le double chaque jour ! Comment pourraient-elles manifester de l'attachement pour le travail ?

Et pourtant l'analyse concrète fournit des arguments *contre ceux qui parlent de "nombreux abus"*. *Ce sont les capitalistes et eux seuls qui obligent les femmes à arrêter le travail.*

AMELIORER LE SORT DE LA FEMME

Pour que la femme soit plus active socialement, il faut alléger le travail ménager et rendre le travail en usine plus intéressant. L'entraide, des crèches dans les usines, un équipement collectif de qualité et efficace, une aide des pensionnés et des jeunes ne sont que quelques idées parmi beaucoup d'autres. Les solutions surgiront en plus grand nombre lorsque la classe ouvrière saisira mieux comment le capitalisme traite les femmes, les oblige à s'épuiser tout au long de leur vie en les traitant avec mépris.

Notes

- (1) Annuaires statistiques et ONSS.
- (2) Bulletin de statistique de 1975.
- (3) Bulletin de statistique de 1980.
- (4) Mutation et Région, octobre 1976.
- (5) A.A. Evans, Temps et vie de travail, OCDE, 1973.

(La Vérité, avril 1981)

FEMMES DE REVE

Ce n'est pas un dossier sur les femmes, non, non. Juste quatre portraits pour faire rêver les lecteurs (et les lectrices ?) sous le prétexte de célébrer le 8 mars, fête internationale des femmes. Et pourquoi "La Vérité" ne ferait pas rêver, puisqu'il s'agit de portraits authentiques, garantis sans retouche ? D'ailleurs, vous y retrouverez certains traits familiers, qui vous rappelleront la vôtre, peut-être.

Julia, Silvana, Giovanna, Denise. Quatre personnalités complémentaires et contradictoires: l'animatrice d'un groupe de consommateurs, une ouvrière de la coopérative des Anciens de Martin-Frères, une ancienne responsable de Vie Féminine, une chômeuse en quête d'un autre mode de vie. Les deux premières puisent leur énergie et leur conviction dans de petits changements de la vie quotidienne, l'une dans l'alimentation, l'autre dans le travail – vivre autrement dès aujourd'hui. Les deux autres, faute de pouvoir s'enraciner dans des pratiques alternatives, ne trouvent pas (ou plus) d'activités sociales à leur pointure. L'une s'en accommode, l'autre s'en tourmente.

Et avec ça, elles ont toutes les quatre de jolis yeux – comme la vôtre peut-être.

L.M.

JULIA: SE REAPPROPRIER LES CHOSES

"Avec mes cinq gosses, je n'ai pas eu la possibilité de travailler à l'extérieur. Mais je n'ai jamais voulu non plus me limiter aux activités ménagères. J'ai eu la chance d'être beaucoup aidée par ma mère. Depuis 68, j'avais une action sociopolitique (taper à la machine, rassembler des documents, assurer l'infrastructure administrative). Vers 1975, j'ai pris en main un groupe de consommation. C'est une initiative qui découle logiquement du vécu des femmes, toujours confrontées aux problèmes d'alimentation, de qualité/prix, de santé. Le groupe comprend une majorité de femmes, mais heureusement, des hommes y participent aussi.

Pour moi, cette démarche n'est pas fondamentalement différente de la lutte syndicale; il s'agit de ne pas avaler la réalité comme ça, telle quelle, d'avoir un regard critique, car il y a hélas toujours bien quelqu'un quelque part qui va m'exploiter (que ce soit au travail ou quand j'achète chez le boucher), donc il faut exercer un contrôle dans l'intérêt de ma famille et des autres.

Dans les achats de produits sains chez des paysans ou des grossistes de confiance, comme dans la fabrication de son pain, il y a en plus du bénéfice matériel un bénéfice humain: se réapproprier quelque chose collectivement, faire la démarcation entre nous et tous ceux qui vivent sur nous, dire non au système. Bien sûr, c'est très limité, on est loin de résoudre les problèmes de fond, mais cette démarche collective peut justement encourager une remise en cause plus profonde de la société, une ouverture à tout – ce que j'appelle la culture ouvrière.

Inciter les gens à mieux contrôler l'alimentation, c'est aussi mettre à la portée de tout le monde une intervention préventive dans la santé, c'est échapper un peu à la domination médicale. Une manière de dire au corps médical que les gens se prennent en charge et critiquent la médecine "*distribution de médicaments*". Au sein du groupe, de plus en plus se soignent par homéopathie. Nous n'avons pas à proprement parler de "*groupe santé*", parce que les cas sont trop différents et aussi les conceptions; certains sont fanatiques de telle ou telle méthode. Mais la discussion et l'information sont permanentes sur la santé.

Personnellement, je ne suis inconditionnelle d'aucune méthode, ni parallèle, ni traditionnelle, car il arrive qu'aucune ne tienne compte de l'ensemble des éléments en jeu (sociaux, psychologiques, l'environnement). Nous envisageons de créer une défense des malades soignés par les médecines parallèles, car les charlatans y sont nombreux à profiter de la crédulité des gens.

En 77-78, mon mari a créé un groupe de jardinage biologique. Lorsqu'il a perdu son travail, il a disposé de plus de temps pour son groupe, composé bien sûr d'une majorité d'hommes, bien que la méthode bio (où il ne faut pas bêcher) facilite la participation des femmes. Parfois, cela m'agace de constater

une trop grande séparation des rôles, les femmes étant souvent absentes des réunions de formation plus globale et les hommes absents des cours de cuisine.

Mais l'essentiel est de se retrouver ensemble pour beaucoup d'activités, de surmonter par des pratiques collectives le découragement qui règne actuellement dans le mouvement ouvrier."

SILVANA (VERVIERS): TRAVAILLER POUR NOUS

"Les femmes ont un rôle plus important qu'avant la coopérative. Avant, on avait tout le temps un chef derrière nous pour nous dire d'avancer; le mécanicien ne s'occupait pas si on était malade, on n'avait qu'à se démerder avec le boulot. Maintenant, on est plus libres, on s'organise à notre façon, on se relaye pour ne pas être tout le temps au même travail, on contrôle nous-mêmes le stock et les données de production; s'il y a des problèmes techniques ou autres, on en discute avec les hommes et le mécanicien essaie d'améliorer. C'est différent, parce que tout le monde a le même but. Bien sûr, on travaille parfois plus d'heures ou le samedi, quand il y a une commande urgente, mais parce que c'est pour NOUS et qu'on veut que ça marche.

Les femmes sont responsables de la production, les hommes de la gestion et de la technique. Mais on tient compte de notre avis pour prendre les décisions. Par exemple, l'arrangement qui vient d'être passé avec l'ingénieur commercial; au début les hommes étaient prêts à lâcher du lest, mais nous avons été plus dures qu'eux, nous avons mis des conditions et finalement, on a obtenu un accord intéressant. On avait lutté jusqu'alors, ce n'était pas pour laisser tomber l'affaire pour un morceau de pain. On n'y connaît peut-être pas grand chose dans le monde des affaires, mais il ne faut pas nous prendre pour des *biesses* non plus. Pareil avec le syndicat; quand la coopérative a eu besoin d'un prêt, il était d'accord à condition de prendre la direction ! On ne s'est pas crevé comme ça pour que d'autres viennent nous commander.

S'il le fallait vraiment, les femmes se mettraient aussi à la gestion, mais on ne peut pas à la fois s'occuper de la production et de cela (avec le ménage en plus !). De leur côté, les hommes viennent aussi parfois nous aider à la production.

Il y a eu des moments difficiles dans la coopérative, où beaucoup n'y croyaient plus, mais j'ai toujours voulu aller jusqu'au bout. Mon mari (qui ne travaille pas ici) et ma famille m'ont soutenue. Pourtant même s'ils avaient été contre, j'aurais continué. C'est trop important d'essayer de faire quelque chose pour nous."

L'AVIS D'UN RESPONSABLE DE LA COOPÉRATIVE

"On s'y prenait mal avec les femmes pour les associer aux décisions. Les grands débats en réunion les dépassaient, elles disaient "*Oui, oui, on vous fait confiance*", mais par la suite, quand cela n'allait pas comme elles voulaient, elles rouspétaient. Maintenant, je n'attends plus de réponse immédiate, je les laisse mijoter et elles ramènent par bribes toutes sortes de remarques qui modifient notre projet. Elles n'ont pas suivi en détail les tractations avec l'ingénieur commercial, mais elles ont été les premières à sentir que cela clochait et à nous mettre en garde – à partir d'aspects humains: par exemple, elles n'ont pas avalé que l'ingénieur se mêle de leur façon de travailler, il ne se rendait pas compte qu'il n'avait pas affaire à des ouvrières comme les autres. Elles ont clairement dit que s'il croyait reprendre l'usine pour une croûte de pain, elles ne resteraient pas. L'ingénieur a alors changé de position et la confiance s'est rétablie autour d'une convention satisfaisante pour chacun: la coopérative ouvrière reste maître de la production et de la vente parallèle, l'ingénieur se charge de la commercialisation."

DENISE (ANVERS): REAPPRENDRE A VIVRE

"On achète plein de trucs et on n'est pas satisfait. Parfois, j'ai envie de tout foutre en l'air, parce que je vois partout des gens qui se replient sur eux-mêmes, des couples et des enfants furieux, tout cela à cause de la consommation. Au lieu de rapports humains, d'amitié, la consommation a poussé à l'inverse, au stress permanent, à ce que les gens ne soient jamais contents. Par exemple, les enfants. On

n'a jamais parlé autant des droits des enfants, ils ont des vêtements, des jouets, etc. et en fait, on les laisse sur le côté, ils sont livrés à eux-mêmes.

J'ai eu dernièrement une discussion avec une Noire et une Marocaine, celle-ci disait qu'elle n'avait pas autant de problèmes avec les enfants au Maroc, ici, ils veulent tout avoir, cela devient intenable. La Noire était étonnée de voir en Europe ce que la consommation peut faire.

J'engage facilement la conversation quand je suis au magasin, quand je suis dans le train; ça sort tout seul. Après, les gens me reconnaissent et me demandent comment ça va; dans le quartier, pour beaucoup, je suis aussi connue comme la "maman d'Auguste". Ce sont plutôt des rencontres que des liens réels. J'aime savoir comment les gens vivent, ce qu'ils ressentent, je n'aime pas tellement apprendre dans les bouquins. Je sens bien que la consommation a *aliéné*. Les gens n'ont plus l'habitude d'avoir des contacts. Par exemple, Lucien qui ne veut plus rester tout le temps chez lui n'arrive pas à se décider à nous rendre visite. Nous devons réapprendre à vivre. On paie cher le progrès, les gens sont *malades*. Je n'aime pas cette vie, j'ai toujours eu beaucoup de contacts, en pension, au travail, à l'usine, avec les voisins. Une fois que j'ai été hors de l'usine, je me suis sentie plus bonne à rien. Depuis qu'on est marié, il y a progrès dans le couple, mais c'est très dur. Je souhaite une plus grande compréhension entre nous, même si nous aurons toujours des avis différents, de cette différence naîtra du nouveau. Mais je la ressens encore comme négative: on réagit violemment tous les deux, car on ne comprend pas ce que chacun apporte à l'autre. On peut tomber d'accord dans une discussion, mais quand on passe à la pratique, on dirait que je veux prendre la place, on dirait que l'on doit toujours se montrer le plus fort. Je remarque que dans d'autres couples, parfois la femme dit quelque chose de sensé et l'homme réagit contre, on dirait qu'il ne peut admettre que la femme peut avoir raison, il y a de l'orgueil. De même, on trouve qu'un enfant doit tout apprendre, alors qu'il apporte aussi quelque chose.

Les femmes, les immigrés, les jeunes vivent le même genre de problèmes, on est un peu rejeté, on ne voit pas ce qu'on peut apporter. Je ne dis jamais à Auguste: "*Tu ne sauras jamais*", mais "*Tu apprendras*", parce que je sais ce que c'est d'être refoulé.

Dans les discussions avec mon mari, cela se termine souvent de façon tendue: "*Tu découvres seulement ça ! Tu as encore des illusions !*" dit-il, lui qui est dans une situation plus favorable par rapport à moi qui suis ménagère, qui ai dû m'occuper longtemps du petit qui était malade, etc.

Je continue malgré moi à réfléchir, à lire des journaux, à m'occuper de l'éducation d'Auguste, sans être liée à rien du tout. Je me démerde seule dans mon évolution, je ne veux pas me laisser aller, je mène une lutte personnelle contre le cloisonnement."

GIOVA (SERAING): ETRE RECUPEREES

"J'ai été habituée à donner depuis très jeune, lorsque j'étais au Patro. Mon mari aussi. Nous étions mariés depuis deux mois qu'on venait déjà nous chercher pour organiser un camp de jeunes. C'était un groupe où lui s'occupait des garçons, moi des filles, avec pas mal de monde.

Puis, j'ai pris en charge la section *Jeunes* de Vie Féminine dans le quartier. J'avais deux petits enfants, je travaillais certaines matinées, mais je m'organisais. Je recrutais de nouvelles mamans à l'entrée de l'école; on se réunissait une soirée par mois pour parler des enfants, des maris, parfois aussi de nous-mêmes ou de l'actualité. Nos réunions de conseils aux consommateurs marchaient très bien. Elles étaient contentes d'avoir des contacts, de sortir un peu. Je les aimais vraiment bien comme si elles avaient été mes filles, je m'en sentais responsable.

Je participais aux réunions régionales de Vie Féminine, à des cours de formation; j'ai appris à m'exprimer, j'ai rencontré des femmes intéressantes, je me sentais appuyée par une structure.

Cela a quand même toujours été difficile d'amener les femmes aux réunions. Je fouillais tout le quartier chaque fois. Je faisais beaucoup moi-même, je craignais de mettre les autres au boulot. Quand j'ai eu un travail en soirée, je n'ai plus pu suivre le groupe qui s'est disloqué petit à petit.

Personne n'est venu réclamer pour que cela continue et cela ne m'a pas beaucoup manqué non plus, parce que je n'en retirais pas grand chose personnellement. Je veux dire que je donnais plus que je recevais. J'ai sans doute aussi reçu sans le savoir, mais je me sentais un peu déphasée par rapport à ces femmes qui avaient des problèmes avec leur mari, avec leurs gosses, ce qui n'était pas mon cas. Si j'avais été épaulée par une autre comme moi, être responsable à deux, cela m'aurait plus apporté.

La collaboration dans le couple est importante: mon mari gardait les gosses pendant les réunions, il me conseillait; nous évoluons ensemble, il est d'ailleurs venu travailler avec moi après journée.

Avec le recul, on voudrait bien s'arrêter un peu; les gens connaissent la réputation de mon mari et on vient toujours le chercher. C'est une chaîne sans fin. Quand le comité des parents du Patro a été fondé, on s'est retrouvé tous les deux dedans; pareil avec Sobagi (usine polluante). Il a fini par être au comité et l'aîné l'accompagnait partout.

On a l'impression d'avoir été un peu bêtes, d'avoir été récupérés. Certaines choses n'ont pas réussi. Ce n'est pas qu'on a perdu l'idéal de notre jeunesse, mais on prend les gens comme ils sont; une minorité seulement est prête à bouger."

(Vérité, mars 1988)

IL FAUT BEAUCOUP PLUS METTRE LES ENFANTS DANS LE COUP (interview)

Un des relais de l'entraide d'Ougrée pour la distribution des oeufs est tenu par la fille aînée d'une famille ouvrière de 3 enfants, Véronique, 11 ans, aidée de son petit frère Patrick, 8 ans. Connaissant le désarroi de beaucoup d'adultes devant le comportement des enfants d'aujourd'hui, considérés souvent comme une génération plus égoïste, plus difficile, il nous a paru intéressant de donner la parole à cette famille. Comme vous le verrez, il ne s'agit pas d'une exception à la règle, mais d'une expérience à propager le plus possible. Nous interviewons ici la maman.

La Vérité: Comment t'y es-tu prise dans l'éducation de tes enfants pour arriver à ce résultat encourageant ?

Réponse: Ce n'est pas si simple, et je suis justement en train de revoir la question ces temps-ci.

Mon idéal a toujours été de leur apprendre à se débrouiller par eux-mêmes, à savoir prendre leurs responsabilités envers eux-mêmes, mais aussi envers les autres, enfin d'avoir ce que j'appelle le sens de la communauté. C'est l'essentiel pour moi. Dans ma famille, c'était presque inné; d'abord, avec une grande famille, on sait d'office ce qu'est la solidarité. Je voudrais apprendre cela à mes enfants. Quelqu'un a des emmerdements, on s'en lave les mains ! Non ça ne va pas. Il est normal de vivre un peu pour soi, on n'est pas des missionnaires, mais il faut aussi savoir vivre pour les autres. Sinon, si chacun tire de son côté, c'est le capitalisme qui en profite et nous attrape au tournant.

Je crois que je vais être obligée d'imiter le mode d'éducation que j'ai reçu, de serrer la vis, car sans une certaine discipline, sans certaines règles, la vie dans la famille est impossible.

Le problème, c'est que le mode de vie a changé par rapport à mon enfance. La génération actuelle, disons depuis 20 ans, on lui laisse faire tout ce qu'elle veut. Un gosse t'embête: "Tiens voilà dix francs, vas t'acheter des chiques" et tu as la paix. Les jeunes n'ont plus de responsabilités, tout leur vient facilement.

Moi, j'ai réagi contre cela en essayant d'expliquer à mes enfants pourquoi on ne pouvait pas se comporter ainsi, mais je pense maintenant que j'ai été trop coulante, j'ai tout voulu obtenir d'eux par le raisonnement sans comprendre que je suis aussi responsable de les former petit à petit et qu'ils ne peuvent pas tout saisir par les paroles. Au début, cela allait, ils me suivaient; mais au fur et à mesure des contacts avec l'extérieur, avec des enfants à qui on laisse beaucoup plus faire, cela les a influencés et cela n'a plus été facile.

La Vérité: Pourtant, j'ai déjà pu constater que tes enfants prennent des responsabilités dans le ménage?

Réponse: C'est vrai. Ce matin, samedi, mon mari a réuni les gosses et leur a dit: "Il fait beau aujourd'hui ? Eh ! bien, il fait beau aussi pour votre mère ! Vous allez lui ranger toute la boutique pendant qu'elle est encore au lit". Après ma semaine de travail, je suis liquidée et le samedi, je récupère un peu. Quand je me suis réveillée, les escaliers étaient balayés, la cuisine bien rangée, et mieux encore, la salle à manger avait repris une allure normale.

Seulement, leur aide est par à-coup. Ils font beaucoup de désordre chaque jour, je voudrais que la vie familiale suive des règles précises et fixes. Mes enfants ont un bon fond, c'est vrai, mais j'aurai du mal à arriver à ce que je veux, parce que ce sera très difficile de combattre l'influence extérieure. Je ne peux pourtant pas non plus tout leur refuser de ce que les autres ont à l'extérieur, sinon ils se croiront brimés et n'auront plus confiance en moi pour les choses importantes. Ce n'est pas facile de trouver le poids et la mesure là-dedans !

La Vérité: Tu as peut-être négligé certains aspects de la discipline, mais à mon avis, malgré ces insuffisances, le terrain a été bien préparé dans la famille. Pour aller plus loin et arriver réellement à

faire contrepoids à l'influence extérieure, à toutes les idées individualistes et décadentes que la bourgeoisie propage dans la jeunesse, nous devons maintenant passer à une communauté de plus grande échelle, plus puissante que celle de la famille. Par exemple, l'entraide attire les enfants, comme les tiens, mais il y a plusieurs autres cas à Ougrée, même un gamin de cinq ans qui s'est proposé pour porter les oeufs ! Comment cela s'est passé avec Véronique ?

Réponse: Au début, elle a accompagné la tournée du samedi matin. Elle a pris goût aux contacts avec les gens. Puis, quand on a commencé les relais, j'ai accepté d'en faire un pour les voisins, et c'est elle qui a voulu porter les oeufs, prendre les commandes et tenir les comptes. C'était encore un peu un jeu pour elle, elle n'en voyait pas la signification réelle. Alors au bout d'un temps, elle a voulu abandonner, c'était trop contraignant. Je lui ai dit: *"Tu as pris un engagement, maintenant tu dois le tenir"*. Elle a décidé de continuer, elle s'est accrochée, le frère l'a aidée et cela dure depuis six mois.

Mais pour que cela ne devienne pas une routine, il est temps de lui expliquer les tenants et les aboutissants de l'entraide pour que sa responsabilité devienne plus consciente envers la communauté. Je préférerais que ce soit quelqu'un de l'entraide qui lui parle, pas moi sa mère, pour bien lui montrer qu'elle est liée à plus que la famille dans ce travail-là.

En général d'ailleurs, il faudrait beaucoup plus mettre les enfants dans le coup. Les enfants sont une grande force, ils peuvent apporter beaucoup.

Voir les gosses s'occuper de l'entraide, cela va encourager les gens. Les adultes, eux, peuvent encore changer, mais ils resteront toujours déformés, tandis que les jeunes ont des possibilités énormes, si nous les aidons.

Pour le nouveau club, les activités culturelles, etc., c'est bien, mais là aussi, il faut plus compter sur les enfants, par exemple leur confier une partie de l'entretien du local.

Si les familles qui vont dans le même sens se regroupent, alors on deviendra une force capable de donner un but aux jeunes et cela nous encouragera nous-mêmes.

(La Vérité, juin 1979)

LE TRAVAIL DES ENFANTS

UNE BONNE IDEE

"Avant les vacances, mon fils de 8 ans m'annonce qu'il veut aller travailler pour gagner son argent de poche.

Cela ne venait pas par hasard. J'essaie de lui apprendre à ne pas gaspiller; dernièrement, comme il avait encore une fois bousillé son vélo, je n'ai plus payé la réparation, il a dû économiser lui-même une partie de la somme nécessaire. Il a pensé à imiter une foire aux occasions en vendant autour de lui les jouets dont il ne voulait plus. Depuis plusieurs mois, il m'aide aussi à nettoyer les escaliers des voisins, et je lui donne 20 F.

Cette fois-ci, il voulait un vrai travail, à l'extérieur. Bonne idée, lui ai-je dit, mais on va devoir chercher, cela n'ira pas tout seul. Nous sommes allés au Supermarché du coin où Auguste proposait de laver la vaisselle au rayon traiteur. Je n'y croyais pas trop, mais je voulais un peu tester les réactions du personnel et des clients. La gérante affolée, s'est écriée: *"Il est trop petit! Et puis, les assurances en cas d'accident"*. J'ai quand même été en parler avec une caissière, une deuxième est arrivée, puis les clients se sont attroupés et la discussion est devenue générale.

Les personnes âgées étaient tout de suite conquises: *"C'est bien ça, c'est gentil !"* Les adolescents aussi, ils se sentaient concernés: *"Nous aussi, on voudrait se rendre utiles, ne plus dépendre des parents"*. Mais les adultes, eux, me regardaient comme si je tombais de la lune. Nous voilà partis sur

l'éducation des enfants. A mon avis, on est passé d'un extrême à l'autre, du travail 12 h par jour au parasitisme complet. On ne donne plus aucune responsabilité aux enfants, ni à l'école ni à la maison, alors qu'ils sont capables et fiers de participer au travail. L'autre jour, dans ma rue, mon fils a commencé à aider les ouvriers du téléphone à reboucher une tranchée et bientôt tous les gosses du coin s'y sont mis, tout heureux d'être utiles.

Au cours de la discussion, des mères ont changé d'avis et ont commencé à se plaindre d'être les servantes de leurs enfants. Elles s'étonnaient de tout ce qu'Auguste fait déjà tout seul.

Après cela, nous avons été voir au comité de quartier qui organise une aide bénévole pour les vieux, etc. Même réaction: les jeunes intéressés, les adultes sceptiques. Auguste a quand même décroché quelques courses à faire pour le comité".

PAS SI SIMPLE

Un père a été condamné pour avoir fait porter des publicités par son fils. Où commencent l'abus et l'exploitation des enfants ? Ils feront aussi concurrence au travail au noir ou au bénévolat. Par exemple, le comité de quartier rend service pour rien. Mais les ouvriers ne demandent pas la charité, un vieux préférera donner quelques francs à l'enfant que de se sentir *assisté*. Je ne voudrais pas non plus que mon fils courre après l'argent et ne sache plus donner gratuitement. Avec le travail et l'argent on est vite confronté aux problèmes complexes de la société. Le mieux serait d'organiser une entraide véritable dans le quartier, où les enfants participeraient en groupe et où tous ces problèmes seraient débattus.

DENISE ET LUCE

(La Vérité, janvier 1986)

POURQUOI LES ECHECS SCOLAIRES ?

LES ENFANTS D'OUVRIERS

Les statistiques publiées en 1974 donnent pour la région francophone du pays 25 % de retardés en 1ère année primaire chez les enfants d'ouvriers non qualifiés et 43 % en 6e année.

Une autre enquête, en 1962, donne 32 % pour la 1ère année et 48 % pour la 6e.

Une statistique dans toutes les écoles primaires communales de La Louvière en 1966-67 donne 75 % de retardés (dont 60 % de 2 ans et plus) à l'âge de 12 ans pour les enfants nés en 1954-55, issus des "classes sociales inférieures".

Il est difficile de chiffrer exactement, car différents facteurs entrent en jeu: la nationalité (à La Louvière, la moitié des enfants examinés étaient de nationalité italienne); d'une région à l'autre, les critères sont plus sévères; compter les retardés en 6e primaire camoufle une partie des échecs, car il faut encore arriver jusqu'en 6e ! L'enquête portant sur une promotion d'enfants nés la même année est plus proche de la réalité.

Quoi qu'il en soit, il se vérifie partout que les enfants d'ouvriers récoltent énormément plus d'échecs que les enfants d'autres classes sociales.

Dans les pays voisins, la situation est semblable.

Le choix des études après les primaires confirme cette ségrégation sociale: 56 % des enfants d'ouvriers non qualifiés entrent dans l'Enseignement Professionnel et Technique et 44 % dans l'Enseignement Général, pour la région francophone. Une enquête sur les élèves de Malines en 1973-74, est encore plus nette: 66,5 % des enfants d'ouvriers non qualifiés entrent dans le Technique et le Professionnel, 29 %

dans les Humanités Modernes et 4 % dans les Humanités Anciennes. Ces dernières donnent seules accès à certaines professions libérales (avocat, médecin...).

L'Enseignement Secondaire Rénové, lancé en 1972 pour compenser ces différences sociales, n'a en réalité rien changé. Une enquête de 1977 constate qu'à nouveau 30 % d'enfants d'ouvriers seulement ont choisi l'Enseignement Général et 60 % le Technique et le Professionnel.

L'ÉCRÉMAGE OBLIGATOIRE

Au départ, l'enseignement obligatoire rassemble en Première année *tous* les enfants de la société.

Mais prenons les classes *sociales*.

A l'arrivée, la société est cloisonnée en classes distinctes, avec les classes dirigeantes et les classes dominées. Il y a peu de mobilité sociale (de changements de classes) pour les membres des classes supérieures comme pour ceux des classes inférieures; les membres des classes moyennes, eux, sont plus mobiles. Ils descendent ou ils montent.

La classe ouvrière, par contre, se recrute principalement dans ses propres rangs: 67,7 % d'ouvriers sont eux-mêmes fils d'ouvriers.

De son côté, la classe supérieure transmet ses privilèges à ses descendants: 80 % de ceux-ci restent dans leur classe d'origine.

L'école a donc pour mission de faire la transition entre le départ et l'arrivée. Les 50 à 60 % d'inadaptés scolaires issus de familles ouvrières assurent le plus gros de l'écrémage. L'Enseignement Secondaire termine le travail, si bien que 5 à 6 % d'enfants d'ouvriers entrent à l'Université et 1 à 2 % en sortent.

ECHECS ET INTELLIGENCE: RIEN À VOIR

L'inadaptation scolaire n'est pas une question d'intelligence, à part pour la petite minorité de malades mentaux. Les inadaptés sont pour la plupart des enfants normalement doués. C'est en tout cas l'avis des spécialistes de l'Hôpital St-Pierre de Bruxelles: *"Il apparut très rapidement que cette inadaptation scolaire que nous tentions de cerner pour mieux en comprendre les mécanismes (...) est une notion aux limites floues, difficiles à préciser. (...) La frontière entre le normal et le pathologique s'établit en référence à des critères essentiellement subjectifs. Un enfant est considéré comme inadapté par rapport à un certain nombre de normes établies par le groupe socioculturel auquel il appartient"*.

Les critères retenus pour juger les élèves sont essentiellement liés au *vocabulaire* (les enfants de milieu ouvrier n'ont pas le même langage) et à la capacité d'*abstraction* (l'intelligence concrète est peu appréciée). Ces caractéristiques sociales se manifestent très tôt: des tests en Gardienne montrent que dès 4 et 5 ans, les enfants d'ouvriers ont des résultats inférieurs aux enfants des autres classes sociales, alors qu'ils manifestent la même capacité mentale d'apprendre.

De nombreux tests précisent qu'à niveau intellectuel égal, les enfants des milieux *inférieurs* connaissent plus d'échecs que ceux des autres milieux.

D'année en année, l'école demande aux élèves d'imiter toujours de plus près le modèle de la culture dominante. La majorité d'enfants d'ouvriers résiste et les échecs s'accumulent.

L.M.

(La Vérité, juin-juillet 1982)

L'ECOLE, UN ACQUIS ?

Réflexion originale et provocante d'un vieil ami, Albert Dehosay:

L'école ou les études "chassent" l'intelligence. Cela se comprend aisément. C'est le travail des mains qui s'est développé en premier lieu chez l'homme et c'est lui qui a éduqué le cerveau; alors, celui-ci a de nouveau éduqué les mains. Donc, pour développer l'intellect, il faut d'abord se développer dans le travail manuel. Les jeunes qui sont tous placés dans les écoles ne sont pas (pour la plupart) "intelligents", mais ont peut-être de l'instruction. (...) Il ne faut jamais oublier que l'instruction a été et est dispensée dans l'intérêt des classes possédantes et que tout est faussé, y compris le sens de chaque mot. Que sont devenus les fils d'ouvriers qui ont eu "la chance" d'aller à l'école ? Ils sont tous devenus de parfaits fonctionnaires de l'Etat bourgeois (...), des gratte-papiers, des agents des Services Publics (...), ceux-ci ont toujours été en arrière sur les ouvriers concernant leurs revendications.

(1968)

De quoi choquer la plupart des ouvriers. Le travail manuel symbolise pour eux l'abrutissement, l'exclusion culturelle, le rôle d'exécutant. Mais par ailleurs, le personnage de l'expert, du diplômé, n'est pas toujours convaincant. L'ingénieur ou le cadre sont souvent à côté de la plaque; l'expérience manuelle apporte une connaissance qu'on ne trouve pas dans les livres. La sagesse, le bon sens ne s'apprennent pas sur les bancs. Les conseils – parfois utiles – de l'avocat, du médecin, du professeur ne déterminent pas les grandes décisions de la vie.

Le comportement des élèves du milieu ouvrier reflète l'attitude contradictoire des parents: ils n'aiment guère l'étude, ils ne se sentent pas accrochés par un enseignement qui privilégie les valeurs des classes dominantes – le vocabulaire (les ouvriers ont un autre langage), l'abstraction et la mémoire (l'intelligence concrète est peu appréciée), le conformisme. Il y a beaucoup plus d'échecs parmi eux que parmi les enfants des milieux aisés pour cette raison. Dans le secondaire, ils forment le gros des troupes des cours professionnels, où l'enseignement abstrait cède la place à des cours pratiques trop souvent simplistes, répétitifs, sans buts et sans initiatives, qui les préparent à leur rôle de robot.

Les familles ouvrières, en général, acceptent avec assez de philosophie la carrière scolaire médiocre de leurs enfants. Il y a bien sûr d'éternelles disputes autour des devoirs, des punitions, des examens, mais la pression est rarement forte pour en faire malgré tout de *grosses têtes*.

Les exigences minimums tournent autour de la nécessité d'apprendre à lire et à écrire, de profiter d'un acquis, l'enseignement obligatoire. Car si on n'est pas à l'école, on est au travail. C'est la seule alternative. Le souvenir des enfants de 6 ans à la mine ou au tissage, l'exploitation actuelle des enfants du Tiers Monde ou leur abandon, marquent profondément le point de vue ouvrier sur l'école. On est toujours sous la hantise de l'ancien statut de paria, d'exclu social qui était le lot des couches laborieuses au début du capitalisme. On craint encore d'être analphabète, comme on craint encore d'avoir faim ou froid. L'école, comme chaque aspect du mode vie actuel (les *acquis*), est le symbole et le gage de l'intégration.

Ce point de vue défensif mène à un combat d'arrière-garde, car le capitalisme moderne a besoin d'ouvriers scolarisés, intégrés, seuls capables de produire dans les conditions actuelles et de les supporter. La question à l'ordre du jour est d'envisager une formation des jeunes qui allie travail manuel et intellectuel et les prépare à lutter avec les adultes pour une transformation profonde de l'activité de production, de ses conditions et de ses finalités.

L.M.

(Vérité, septembre 1987)

ANVERS: REMOUS A L'ECOLE

Il y a 33 élèves dans la classe de mon fils (2e année primaire) et 37 dans une autre. Raison: manque de subsides. C'est une cause permanente de stress. De plus, la cour est trop petite; les enfants surexcités n'ont pas de place pour se dégourdir les jambes. Une ligne blanche sépare la cour en deux, les petits d'un côté, les grands de l'autre, soi-disant pour éviter les bousculades. Ceux qui dépassent la ligne sont punis ! En septembre dernier, j'avais suscité un débat auprès des parents et des enseignants sur les mauvaises conditions de travail des écoliers, considérés comme des machines à avaler les cours, n'importe quoi et n'importe comment. Finalement, on s'était arrangé pour dédoubler la classe la plus surpeuplée.

Les problèmes sont revenus sur le tapis en avril. Les enfants et les professeurs sont au bout du rouleau en fin d'année, c'est le printemps, la tension nerveuse explose: chahuts, vandalisme, bagarres. L'institutrice de mon fils m'a avoué: *"Ils crient, ils font des grimaces; j'ai l'impression de ne plus avoir en face de moi des êtres humains, mais des petits cochons entassés comme dans un élevage industriel. Cela n'a pas de sens de les punir; il faut des classes moins nombreuses"*.

LE TRACT D'AUGUSTE

Mon fils devenait impossible, il ne voulait plus aller en classe, il est parti un matin pas lavé et avec un pantalon sale et déchiré. J'ai soutenu sa révolte contre l'école, mais je l'ai convaincu de prendre une attitude plus constructive. J'ai discuté avec lui de tous ses reproches sur l'école et de ses souhaits; il m'a fait mettre cela par écrit et il a distribué des photocopies du texte à ceux de sa classe. L'institutrice a soutenu l'initiative et les enfants ont passé l'après-midi à donner leur avis sur le tract. Elle était étonnée d'entendre leurs réflexions. Ils ont décidé de faire une lettre ouverte aux grands pour organiser des jeux en commun dans la cour et supprimer la ligne.

LE TRACT: *"Quand on joue, il ne faut pas que ce soit toujours le même qui soit le chef, chacun a son tour peut l'être. Dans la cour, c'est bien de jouer ensemble avec tout le monde. Il faut faire des jeux qui laissent de la place aux autres."*

En classe, il faudrait que les enfants puissent dire ce qu'ils pensent, mais sans crier; cela fait trop de bruit et après on a mal à la tête. Chacun parle à son tour, comme cela tout le monde comprend. Ce n'est pas toujours à Madame de dire quelque chose."

A l'école, il faut apprendre des choses intéressantes de la vie: comment on travaille aux docks, comment regarder une carte pour ne pas perdre son chemin dans la ville, comment ça marche le train, où est la ville des Turcs; comment les gens sont venus ici, les Espagnols, les Marocains, les Flamands, les Français ? Et pourquoi de grandes maisons avec de grandes cours et pourquoi nous devons jouer dans la rue au milieu des crottes de chien ? Chaque enfant devrait parler de cela avec les autres enfants et avec son papa et sa maman pour changer la vie".

RÉACTION DES PARENTS

La majorité ne croit pas qu'on pourra changer quelque chose dans l'éducation: *"Ça a toujours été comme cela !"*, mais ils sont intrigués. Ils n'aiment pas fort qu'on discute de leur façon d'éduquer: *"C'est notre affaire, cela ne regarde personne"*. En fait, ils se sentent eux-mêmes remis en cause: ils se plaignent que les enfants gaspillent, font des bêtises, restent plantés devant la TV, mais ce n'est que le reflet des adultes. Comment vivons-nous, que faisons-nous d'intéressant ?

Par contre, la minorité de parents qui est ouverte à la discussion est aussi celle qui commence à critiquer la société de consommation, les loisirs sans contenu, l'isolement et la routine du travail ménager. Ils sentent bien que la famille isolée dans ses problèmes n'en viendra pas à bout toute seule, car ce sont des questions générales.

Denise (La Vérité, juin 1986)